Dominique Noguez

Une année qui commence bien

récit

« Je vais essayer de tout dire. »

rentrée littéraire

Flammarion

Extrait de la publication

Une année qui commence bien

Dominique Noguez

« Je vais essayer de tout dire. J'ai un retard de sincérité à rattraper, il y a longtemps que j'y pense. » Dans ce récit autobiographique, Dominique Noguez raconte le début tumultueux de sa relation amoureuse avec Cyril Durieux, très beau jeune homme aussi attendrissant que cruel, obsédant et néanmoins volatil. À partir de ses souvenirs, de ses carnets, de ses photos, « sans aucune altération du vécu », l'auteur revient sur cette rencontre qui a profondément affecté sa vie. Entre Paris et le Japon, *Une année qui commence bien* est un voyage au cœur même de l'intimité d'un écrivain qui s'interroge, entre autres, sur la nature de l'amour – et sa puissance.

Dominique Noguez est l'auteur de romans et d'essais comme Les Derniers Jours du monde *(Robert Laffont, 1991),* Amour noir *(Gallimard, prix Femina 1997) ou* Comment rater complètement sa vie en onze leçons *(Payot & Rivages, 2002). Il a récemment publié* Soudaine Mélancolie *(Payot et Rivages, 2010) et* Montaigne au bordel & autres surprises *(Maurice Nadeau, 2011).*

Flammarion

13-IX Portrait de Dominique Noguez par David Ignaszewski / koboy © Flammarion

Une année qui commence bien

Du même auteur

Romans et récits

Dandys de l'an 2000, Hallier, 1977, Rocher, 2002.
M & R, Robert Laffont, 1981.
Les Deux Veuves, La Différence, 1990.
Les Derniers Jours du monde, Robert Laffont, 1991, 2001.
Les Trente-six Photos que je croyais avoir prises à Séville, Maurice Nadeau, 1993.
Les Martagons, Gallimard, 1995 (Prix Roger-Nimier 1995), « Folio », 1999.
Amour noir, Gallimard, 1997 (Prix Femina 1997), « Folio », 1999.
L'Embaumeur, Fayard, 2004, « Le Livre de Poche », 2006.

Études plus ou moins sçavantes

Les Trois Rimbaud, Éditions de Minuit, 1986.
Lénine dada, Robert Laffont, 1989, Le Dilettante, 2007.
Sémiologie du parapluie et autres textes, La Différence, 1990.
La Véritable Histoire du football & autres révélations, Gallimard, 2006.
Montaigne au bordel & autres surprises, Maurice Nadeau, 2011.

Essais et autres

Essais sur le cinéma québécois, Éditions du Jour, 1970.
Le Cinéma, autrement, Éditions du Cerf, 1977.
Éloge du cinéma expérimental, Centre Pompidou, 1979, Paris Expérimental, 1999, 2010.
Trente ans de cinéma expérimental en France (1950-1980), A.R.C.E.F., 1982.
Ouverture des veines et autres distractions, Robert Laffont, 1982, PUF, 2002.
Une renaissance du cinéma : le cinéma « underground » américain, Méridien-Klincksieck, 1985, Paris Expérimental, 2002.
Le Retour de l'espérance, Le Temps qu'il fait, 1987.
Tombeau pour la littérature, La Différence, 1991.

suite en fin d'ouvrage

Extrait de la publication

Dominique Noguez

Une année qui commence bien

récit

Flammarion

Extrait de la publication

Ouvrage publié sous la direction de Laure Adler.

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-1664-5

Je me donnais un mal fou pour vivre,
décidément.

François-Régis BASTIDE
*La Vie rêvée**

* Voir à la fin du livre la référence des textes cités.

Extrait de la publication

I

Je vais essayer de tout dire. J'ai un retard de sincérité à rattraper, il y a longtemps que j'y pense. Ce n'est pas que j'aie plus menti qu'un autre. J'en ai, tout compte fait, bien plus dit sur moi dans mes livres que beaucoup d'écrivains. Mais c'était de façon biaise, rusée, subtile, sous les dehors trompeurs de la fiction. J'étais Méphisto déclarant : « Je suis le diable ! » et personne ne le croit. À présent, je voudrais être Faust au moment de sa damnation. Dans l'effroyable jubilation de l'être résigné au mal. Sauf que je ne crois plus au mal, à ce mal-là, et que je pense qu'il n'y a pas d'autre mal, dans l'affaire que je vais conter, que celui qu'on se fait à soi-même.

Tout a commencé le soir du dernier réveillon. Non, j'ai tort : tout s'est *dénoué* ce soir-là. Car, pour ce qui est des commencements, ils avaient eu lieu depuis belle lurette. Tant il est vrai que nous sommes fils de nos œuvres et, à chaque instant, de mille choses antérieures, qui dépendent ou non de nous. Certains en tirent l'idée de fatalité. Au contraire, rien n'est jamais déterminé. Les fatalités sont des fétus de paille qu'un peu de volonté ou que le caprice, l'esprit d'aventure, le goût de la liberté balayent. Je le pressentais depuis longtemps, mais d'une façon abstraite. Ce

Extrait de la publication

soir-là, puis dans les mois qui ont suivi, je l'ai éprouvé pour ainsi dire physiquement. Et avec une intensité, une griserie qui m'ont contraint à ce livre. Les pages que voici sont la conséquence et la transposition concrète de ce tourbillon puissant qui a tout emporté sur son passage : raison, prudence, pudeur. Et je devrais ajouter : finitude. Car cette expérience a été la découverte d'une forme d'infini dans le plus fini de la vie. Peut-être un retour vivifiant à ce qu'on appelle jeunesse – s'il est vrai, comme a dit, je crois, Henri Michaux, que « la jeunesse, c'est quand on ne sait pas ce qui va arriver ».

Donc, le réveillon.

J'essayais d'oublier quelqu'un. Un jeune homme, autant le dire tout de suite. Voici comment tout – tout *ceci* – avait vraiment commencé. C'était au mois d'octobre 1993, un après-midi, à Paris, lors d'un colloque à la Société des gens de lettres. J'étais monté sur l'estrade, à la table des orateurs, devant la grande tapisserie représentant Balzac, Dumas, Hugo, Sand, etc. J'avais laissé Dominique Desanti s'asseoir au centre, m'étais placé à l'extrême gauche. André Bourin présidait. Il avait donné la parole à Dominique. Celle-ci, de sa légendaire voix rauque et distinguée, distincte jusqu'à la lenteur, avait commencé à raconter le fameux Premier Congrès des écrivains pour la défense de la culture qui s'était tenu à Paris en 1935. On s'y serait cru. Elle parlait de Gide, Malraux, Pasternak, Breton, de maint autre, avec vie et pittoresque, comme si elle les avait alors côtoyés. Elle s'appuyait en fait sur des témoignages, avant tout sur celui de Touky, son mari, le philosophe Jean-Toussaint Desanti, assis au premier rang. On avait applaudi de bon cœur, puis posé quelques questions, puis silence. C'était à mon tour. J'avais, en une vingtaine de minutes, tenté de faire le portrait, nourri de traits empruntés principalement aux individus Gide et Sartre,

du « *grantécrivain* », comme je disais. Applaudissements. « Y a-t-il des questions ? »

Alors, à peu près en face de moi, au cinquième ou sixième rang, un jeune homme s'était levé et avait pris la parole, moins pour interroger que pour donner son avis. J'avais, tout occupé que j'étais par mon propos et indisponible relativement aux sollicitations sensuelles ou de la simple curiosité esthétique, vaguement remarqué seulement qu'il était blond et agréable à regarder, assez beau en somme (je n'avais, hélas ! pas encore découvert qu'il l'était en réalité au plus haut point). Ce qui m'avait retenu d'être aussitôt foudroyé, c'est peut-être qu'il était vêtu assez relâché – T-shirt et caban – et surtout qu'il n'était pas du type de jeunes gens qui, d'ordinaire, avaient ma prédilection (bruns à cheveux bouclés ou antillais). J'avais depuis longtemps renoncé aux blonds, un bon sociologue saurait sans doute en dire la raison. Pour qui n'est pas immensément séduisant et doit compter sur la disponibilité, voire la vénalité, des autres, les hasards de l'histoire et du « sous-développement » font que certains peuples sont de meilleurs viviers sexuels que d'autres : jusqu'ici (mais cela change, apparemment, à cause des Russes et des Tchèques), les peuples blonds n'en faisaient guère partie.

C'est le surlendemain que je constatai l'extrême beauté de mon jeune interlocuteur, et de près. C'était le moment – béni et maudit soit-il, dans les siècles des siècles ! – du cocktail final, offert par une marque de champagne. On avait dressé une tente devant l'entrée, il pleuvait, le pétillant liquide coulait à flots, les mots d'esprit ruisselaient, ce qui fait qu'une humide et chaude connivence avait bien vite soudé dans cet espace restreint les participants à la fête, connus ou inconnus, jeunes ou vénérables. Il y avait là Jean-François Lyotard, Noël Arnaud, les animateurs de la Pie rouge, troupe de théâtre rouennaise, bien

Extrait de la publication

d'autres, avec qui j'avais échangé des propos de plus en plus joyeux. Il me semble par exemple que c'est à ce moment-là que Lyotard, jusqu'ici phénoménologue dérivant et gauchiste de haut vol, m'avait annoncé qu'il préparait, ô surprise ! une biographie de Malraux. À un moment, Jean Tardieu était passé. De petits groupes s'étaient formés, dont l'un d'« inconnus », comprenant une ou deux dames et des jeunes gens… dont le jeune blond de l'avant-veille. Je venais de finir une conversation, peut-être avec Martine Segonds-Bauer ou José-Luis Diaz, les organisateurs du colloque, et me trouvais provisoirement seul, ma coupe à la main. Et je me revois entendant l'une des dames, une graphologue polygraphe aux cheveux teints et à la carte de visite facile, bougonnant devant son petit auditoire qu'« il y avait beaucoup d'homosexuels dans le monde littéraire ». Et alors, provocateur et dansant, le jeune homme blond avait répliqué d'une voix fort distincte : « Moi, s'il faut être homosexuel pour être édité, je n'hésiterai pas ! »

Un temps, alors (comme on dit dans les pièces de théâtre). Le jeune homme blond est en face de moi à deux mètres et me regarde. Je le regarde. Qui s'approche de l'autre ? Plus tard, réévoquant ensemble, *réhabitant* intensément cette *scène primitive*, nous nous attribuerons chacun l'initiative. En vérité, elle fut conjointe, comme par une attraction mutuelle – et peut-être, si j'étais pessimiste, pourrais-je dire que ce fut le seul moment de pleine réciprocité qui exista jamais entre nous, réciprocité dans l'attrait autant que dans l'attente. Nous voici donc les yeux dans les yeux, très près, à une distance un tout petit peu inférieure à celle que, sans que nous en soyons bien conscients, notre tradition culturelle nous impose. Ses yeux bleus dans mes yeux, ses lèvres bien dessinées tout près des miennes. Et cependant je suis tout à ce qu'il me

dit, qui est comme une succession de coïncidences miraculeuses : lui aussi a fait une grande école – HEC, mais il a eu des amis rue d'Ulm –, lui aussi écrit (un roman, pour être précis), lui aussi a habité rue de Seine, etc. Même si la distance entre nos visages, déjà réduite de son fait plus que du mien, reste constante, c'est comme si la découverte de chacune de ces similitudes nous rapprochait un peu plus encore l'un de l'autre, à la façon, au cinéma, d'un zoom ou d'une série de plans de plus en plus gros. Un presque baiser sur la bouche, nos haleines confondues.

À présent que plusieurs années ont passé et que nous ne nous voyons plus (j'avais d'abord écrit : « et que notre histoire est finie », mais qui peut en jurer ? en moi l'espoir, le fol espoir, ne mourra jamais), je me dis que c'était là aussi l'effet de cet extraordinaire mimétisme, de cette imagination ébouriffante et immédiatement opérante qui en faisaient un mythomane imparable. Par désir de lever toutes mes défenses et d'entrer dans mon intimité pour me séduire, il se moulait sur moi, se faisait mon double, mon jeune double brillant et beau.

Toujours est-il que nous échangeâmes adresse et numéro de téléphone. Car il fallut se quitter. J'en étais désespéré. J'aurais voulu rester de longues minutes encore, des heures, dans la proximité radieuse de ce visage et de ce corps. Mais j'avais depuis longtemps rendez-vous à 21 heures chez des amis pour une soirée littéraire. Ce terme est quasiment grotesque, je le sais. Il désigne une de ces rencontres régulières entre écrivains esseulés qu'organisaient alors Jean-Philippe Domecq et Belinda Cannone dans leur appartement de la rue La Fayette. On y apportait son boire, sinon son manger, et son parler. On y discutait roman, aveu, description, genres ; certains y lisaient des textes, d'eux ou d'autres ; des professeurs de lettres s'y glissaient parfois, tenant longuement et savamment le

Extrait de la publication

crachoir sur des auteurs tabous ou des points de théorie. Il m'aurait coûté de renoncer à l'une de ces réunions : j'avais à cœur d'y être le plus assidu possible, je n'en avais jusque-là manqué aucune, il me semblait sans doute que mes amis étaient la nouvelle avant-garde, qu'il y allait de mon destin littéraire.

Pourtant, si j'avais séché la séance, comme l'idée m'en traversait par instants l'esprit, le jeune Cyril et moi – Cyril : je forme enfin ici pour la première fois les lettres de ce prénom que j'ai écrit, depuis, plus de dix mille fois peut-être et qui a régné si longtemps sur ma vie ! –, nous aurions quitté de concert l'Hôtel de Massa, un aparté véritable aurait pu commencer entre nous qui nous aurait rendus bien plus intimes que cette conversation de cocktail, nous aurions dîné ensemble et puis… Mais non. Au fond de moi, une petite voix me décourageait : « Quand bien même tu le convaincrais de prendre un dernier verre chez toi, que ferais-tu ensuite ? par quel miracle obtiendrais-tu de lui – et d'abord, tout simplement, trouverais-tu la force de lui demander – ce que tu n'as jamais osé solliciter que d'êtres qui avaient auparavant clairement annoncé la couleur, c'est-à-dire leur vénalité ou, beaucoup plus rarement, leur désir ? »

Ce qui me donna la force de rompre un entretien si doux, ce fut donc la conviction qu'au point où nous en étions rien de mieux ne pourrait m'arriver ce jour-là. Ce en quoi j'avais tort. Cyril m'a expliqué plusieurs fois, depuis, que si j'étais parti avec lui à cet instant nous aurions probablement fait l'amour, mais aussi que nous ne nous serions plus jamais revus ensuite. Comme l'araignée ou la mante religieuse qui dévore son mâle sitôt l'acte fait, il avait sans doute alors une conception de la sexualité – du moins de l'homosexualité – comme *hapax* : à la manière des mots pour l'étrange peuplade imaginée par

Paulhan dans l'exergue des *Fleurs de Tarbes*, les partenaires inconnus, pour lui, « ne pouvaient servir qu'une fois ».

J'aurais dû partir aussitôt après cet au revoir. Alors, enchanté, ébloui, dans l'évidence de son émotion autant que de la mienne et la certitude qu'il ne mettrait pas quarante-huit heures pour me téléphoner, aidé par la pluie et le champagne, j'aurais cheminé jusqu'à la rue La Fayette dans le tiède silence qui sied aux bonheurs qui commencent. Au lieu de quoi, malgré moi, je traînai. Il fallait saluer Untel ou Unetelle, je dus rire, parler encore, peut-être même boire une dernière coupe, ce qui prit des minutes. Assez pour m'amener – au moment où, enfin, je quittais les lieux – à une découverte désagréable quoique, dans la hâte, perçue de façon presque subliminale : non seulement mon nouvel ami, lui non plus, n'était pas parti mais, loin d'être dans le deuil rêveur de notre séparation, il était occupé, avec un ou deux comparses, à donner la réplique, tout aussi joyeusement qu'à moi quelques instants plus tôt, à une espèce d'aventurière blonde un peu blette, genre rimmel et turban, qui le dévorait du regard et lui faisait des mines. J'aurais dû prêter plus d'attention à cette vision déplaisante : car, au fond, elle m'annonçait mon destin en toute clarté. Avec ce jeune homme, je n'aurais jamais vraiment l'exclusivité.

Il fallut d'ailleurs assez vite déchanter. Une semaine se passa sans qu'il appelle. C'est moi qui finis par le faire. Il décrocha aussitôt, fut empressé, guilleret. Il eut une expression rare, que je n'entendis plus jamais dans sa bouche, contrairement à tant de formules dont il s'enticha ensuite et qu'il colporta, par jeu, des mois entiers avant de s'en défaire sans autre forme de procès : « chiquissime ». « C'est *chiquissime* de m'avoir téléphoné. » Puis il dit : « Je vais me faire un plaisir de vous faire don de… » (phrase assez tarabiscotée, il se prenait souvent les pieds dans ses

euphémismes) et il chercha un mot. Allait-il dire : de son corps ? comme je me l'étais gaiement murmuré *in petto*, petit cynisme qui prouve que j'avais encore à peu près mon libre arbitre, cela n'allait pas durer. C'est d'une de ses soirées qu'il voulait me faire don. À la bonne heure, j'avais justement une invitation pour le Théâtre de la Bastille. Je ne dirai jamais assez la gratitude que j'ai envers les personnes de ce théâtre – et d'abord à la première chronologiquement, Denise Luccioni sans doute – à qui je dois depuis des années le privilège d'y être invité. Grâce à elles, les spectacles du 76, rue de la Roquette, allaient fournir à notre relation un de ses cadres et quelques-uns de ses repères les plus constants. Cette fois-là, Joël Jouanneau, dont j'avais apprécié un ou deux ans plus tôt l'inoubliable adaptation des *Enfants Tanner*, mettait en scène un autre roman de Robert Walser, *L'Institut Benjamenta*.

Nous convînmes d'un soir précis. Ce fut le mercredi 27 octobre 1993. Il arriva au dernier moment, presque en retard. Il avait eu, disait-il, maille à partir avec des contrôleurs de la RATP, ayant tenu, malgré sa carte orange, à sauter par-dessus les tourniquets. Après le spectacle, que nous avions mêmement apprécié (il l'avait d'ailleurs déjà vu « avec un ami », m'apprit-il plus tard), quand je lui proposai que nous allions dîner ensemble, il ne parut pas le moins du monde étonné. Il accepta même aussitôt le lieu assez proche de la rue de la Roquette, branché, bruyant, animé – le café de l'Industrie – que je lui suggérai et qu'en fait il connaissait déjà. Je dus commencer par l'interroger sur ses démarches (il cherchait à entrer dans la vie active, était sur deux pistes lucratives sinon exaltantes, l'une dans l'import-export d'agrumes ou de bananes, l'autre comme administrateur d'une célèbre agence de photographie). Il donna quelques détails, puis, très vite, du ton le plus naturel du monde, me déclara : « En fait,

Extrait de la publication

je cherche un époux ou une épouse très riche qui m'entretienne et me permette d'écrire. » C'était le même genre de provocation qu'à l'Hôtel de Massa, mais cette fois ce n'était pas à la cantonade, c'était très précisément à moi qu'il l'adressait. Était-ce du lard ou du cochon ? Une rumeur lui avait-elle appris – ou avait-il deviné – dans la maison de quel pendu il parlait ainsi de corde ? Je tressaillis évidemment de plaisir, tout en mettant un point d'honneur à ne pas relever le propos.

Tout à coup, il se mit à me regarder fixement ; cela dura un bon moment : pensait-il à autre chose ou essayait-il cyniquement ses charmes ? Je commençai à comprendre que cet archange était diabolique.

J'en vis une autre preuve dans la jubilation avec laquelle il m'apprit incidemment ce qui s'était passé l'autre jour après mon départ solitaire. La Gorgone blonde – ou comment l'appeler ? – et la graphologue homophobe, qui disait *avoir sa table* à La Closerie des Lilas, les y avaient entraînés, lui et ses amis (qui se réduisaient peut-être à un seul, ce Fabien Bourcier qui l'accompagnait souvent alors et dont je fis peu après la connaissance). Comme je l'avais subodoré, la perverse avait tenté de les draguer et de les embarquer dans une histoire de pornographie sadomasochiste. Il s'en était tiré, ricana-t-il, en lui laissant un faux numéro de téléphone.

Nous prîmes un dernier verre à L'Écluse Saint-Michel, à mi-chemin ou presque de nos logis respectifs. Il m'y raconta ce qu'il écrivait. Cela s'appelait *La Première Pierre* et, comme par hasard, c'était une histoire de séduction homosexuelle. « Ce qui me passionne, m'expliqua-t-il, c'est le désir, l'apparition du désir. — Chez toi ou chez les autres ? lui demandai-je en passant au *tu* (ce à quoi il se fit sans mal). — Chez les autres. » Il avait toujours

eu conscience, me laissa-t-il entendre, de la séduction qu'il exerçait sur les êtres.

Ces propos assez francs auraient pu être un prélude à quelque chose de plus intime encore. Il n'en fut rien car, vers 1 h 30, je lui vis soudain les yeux embués. Je ne me montais pas assez le bourrichon pour y voir autre chose que l'effet d'un bâillement réprimé. C'était le cas : il n'avait, me dit-il, guère dormi la nuit précédente. Comme je n'avais plus moi-même la force de lui proposer quoi que ce soit, la rencontre prit fin.

Dès le lendemain, les effets psychologiques de cette longue soirée se firent sentir. Je téléphonai de bon matin à un ami en commençant par lui faire part de ma peur. « Quelqu'un te menace ? — Non, j'ai peur de me retrouver bientôt dans… un certain état affectif. » Il avait décrypté tout de suite : « Tu es amoureux ? — Pas encore, mais justement, j'ai peur… » Il m'avait répondu que, pour lui, c'était depuis longtemps le désert complet et qu'il aimerait bien avoir quelqu'un à tenir ne serait-ce que dix minutes dans ses bras. « Le problème, quand on est dans la passion, avais-je murmuré, c'est qu'on se contente rarement de dix minutes ! »

Pourtant, liée à cette appréhension et la tempérant, une formidable impression d'éclaircie m'était venue. Alors que, ces derniers temps, je me sentais usé, ralenti, sans horizon, l'avenir s'ouvrait de nouveau devant moi, comme un ciel immense et pur, et l'énergie de m'y lancer m'était rendue. Sans attendre une heure de plus, j'étais parti courir dans le bois de Vincennes, comme je faisais quand je voulais maigrir, et je songeai bientôt très concrètement à repeindre ma salle de bain, à rajouter dans mon bureau une lampe et des rayonnages, à nettoyer la moquette du salon et à l'orner d'un tapis persan. Bref, faire une œuvre n'était plus mon seul souci, je ne passais plus mon corps

Extrait de la publication

et mon appartement par profits et pertes, je reprenais place dans le monde extérieur. Sentimentalement, sans être plus assuré, je pressentais que je pourrais moins souffrir qu'auparavant. Avec un peu de chance, je ne me sentirais bientôt plus le pareil de ce M. de Granville dont Balzac dit, dans *Splendeurs et Misères des courtisanes* – la phrase est atroce –, qu'il faisait partie de « ces hommes qui n'ont jamais été aimés ».

Je me méfiais, pourtant. Si ce feu-là prenait, comme j'allais encore rôtir ! J'étais averti par mes expériences précédentes (sept, si je compte bien, depuis l'âge de seize ans : cinq avec des garçons, deux, plus limitées, avec des filles). D'où l'idée de contre-feux. Dans l'inutile littérature sur l'amour (inutile, car elle n'a jamais guéri personne ni prévenu quoi que ce soit), je fis bientôt don à la postérité d'un nouveau « remède », retrouvant sans le savoir Ovide et tout simplement le bon sens : tuer l'amour dans l'œuf en suscitant des engouements rivaux ! Ainsi s'explique la joyeuse fuite en avant que je vais raconter et qui motive ce livre.

En même temps – ô contradictions ! ô mauvaise foi ! ô travail des profondeurs ! –, je n'étais pas trop pressé d'interrompre l'expérience. Pourquoi, sinon, pensais-je alors à utiliser cette « affaire » (comme j'écrivais dans mon journal, dans un sens ironiquement juridique autant qu'au sens anglais de liaison) pour nourrir un des projets de roman que j'avais alors ? J'imaginai bientôt même un livre nouveau, qui aurait été constitué de l'entrelacement des journaux intimes de trois personnages : A, écrivain d'âge mûr, mon double, B, jeune homme, C, femme de l'âge d'A. J'en écrivis quelques extraits, des remarques sur

Extrait de la publication

l'amour, avec l'idée de les soumettre un jour à Cyril, de lui faire même peut-être tenir la partie du jeune homme : une collaboration littéraire renforcerait notre liaison, rêvais-je. J'entretins ce fantasme aussi longtemps que je pus décemment croire qu'il écrivait. (Hélas, à quelques pages près que je n'ai jamais vues mais qu'il montra un soir à un ami commun, la vocation d'écrivain n'aura été, je le crains, qu'un des avatars de sa mythomanie.)

Parmi les propos que je prêtais alors à mon double, deux se détachent que j'ai l'amusement aujourd'hui de pouvoir considérer comme des prémonitions ou des symptômes : A décrivait gravement l'amour comme une vague qui submerge tout, citant Walser (« L'amour est un grandiose *n'être rien* »), mais était capable, dans le même temps, de plaisanter sur lui-même (« Tous les jours où il a rendez-vous avec B, A se prépare interminablement, choisissant avec soin son linge de corps, sa lotion, etc. – *au cas où* – et la fois où, enfin, il est dans la situation d'avoir à se dénuder devant lui, il apparaît dans un grotesque slip blanc à la papa »). Tel étais-je, sans doute : prêt au pire – avec un rien d'ironie.

Le pire arriva rapidement, inéluctablement quoique par petites saccades – généralement à chaque fois que j'attendais Cyril et qu'il ne venait pas. Cela commença le 3 novembre 1993, à la Maison des écrivains, rue de Verneuil, que je fréquentais alors beaucoup (cela dura longtemps, d'ailleurs : elle me tint souvent lieu de club et presque de famille). Je ne sais pourquoi, je m'étais mis dans l'esprit qu'il ne saurait manquer une seule de ses manifestations – lectures ou tables rondes. Ce jour-là, pourtant, il n'était pas là. Il est vrai que nous n'avions convenu de rien. À la tristesse – et même plus : à la détresse – qui m'en était venue, j'avais dû admettre que le piège était en train de se refermer. Je venais de voir à

la télévision *La Femme abandonnée* d'Édouard Molinaro, d'après une nouvelle de Balzac. Je m'étais dit que ce qui accablait l'héroïne m'attendait désormais, l'éternel et affreux agrippement de l'amour. Encore, dans les fictions, y avait-il des moments de grâce ; dans la vie, non. J'étais battu d'avance. Pour échapper à ces idées noires, j'avais dîné avec Martine Bauer, elle-même alors mal en point, meurtrie par les problèmes que lui posait son fils.

Vais-je continuer à conter par le menu les péripéties de cette histoire ? Trop de détails lassent, comme d'un sol qu'on voit de près, touffes d'herbe, cailloux, fondrières, petit chaos qui empêche toute géographie. Ainsi, parfois, les *Confessions*, quand Jean-Jacques égrène les jours, les quidams, les ennuis. Je le ferai cependant pour la période qui va jusqu'aux lendemains de ce Premier de l'An par lequel j'ai commencé et auquel je vais revenir. Car ces péripéties furent aussi mémorables que fondatrices : trop rares encore pour être confondues dans le tissu indistinct d'une *liaison*, elles servirent d'assise à notre histoire, lui permirent de prendre son essor.

Une semaine après, Allen Ginsberg fut reçu à la Maison des écrivains. C'était un jeudi en fin de matinée, la salle était bondée. Lui dont j'avais, par curiosité, suivi plusieurs fois les shows poético-bouddhistes à la fin des années 1960, à Montréal ou à New York, et qui, en robe de bonze, disait alors ses poèmes en s'accompagnant sur un petit harmonium et en multipliant les « aom ! », était à présent en veston à chevrons et cravate, endimanché comme un *grantécrivain* européen en visite officielle, et sans autre accompagnement que celui de son ami Jean-Jacques Lebel qui lui servait d'impresario et de traducteur ou lui soufflait, quand il faisait l'appréciable effort de parler notre langue, les mots français qui lui manquaient. Ses cheveux, de chaque côté du crâne dégarni, étaient à peine

moins noirs et moins drus qu'il y a vingt-cinq ans, la dissymétrie de ses yeux (l'œil droit plus fermé que le gauche) un peu plus marquée, mais c'était bien le même homme, bon, souriant, voire malicieux. Cyril n'était pas là, mais j'eus une occasion précise de penser à lui. Interrogé sur ses relations avec les poètes américains de la nouvelle génération par une jeune femme assise tout près de moi, Ginsberg avait en effet répondu de façon assez provocante qu'elles étaient les meilleures du monde puisqu'elles se passaient généralement au lit. « Le plus souvent ce sont des jeunes gens, mais il y a aussi des jeunes filles », avait-il ajouté en fixant avec un sourire son interlocutrice qui avait rougi. Il ne plaisantait qu'à peine, remarquant avec bon sens que la coucherie entre maître et disciple est une tradition dans maintes cultures et qu'il n'y a que sur un oreiller qu'on puisse se parler intimement, à une distance suffisamment rapprochée et à loisir. Il avait alors lu en français un de ses vers : *« Qu'est-ce que nous nous disons au lit, dans le noir, sans faire de bruit ? »*

Remonté par l'alcool du cocktail qui avait suivi (pendant lequel je lui avais fait dédicacer mon exemplaire en édition originale de *Planet News*, où il avait ajouté un mystérieux « AH » et dessiné une petite fleur), je m'étais empressé, sitôt rentré chez moi, d'enfreindre mes résolutions et toute prudence en écrivant un mot à Cyril. J'y faisais mystérieusement allusion à « certains propos » de Ginsberg, gageant qu'il en apprendrait la teneur par la rumeur ou la presse, ou m'en demanderait directement le détail. Il répondit par retour, comme surpris en plein travail, sur – m'assurait-il – une page du cahier même où il écrivait son roman. Il mettait trente lignes de circonlocutions (agrémentées de quelques fautes d'orthographe) à me dire qu'il ne recevait hélas pas les invitations de la Maison

Extrait de la publication

des écrivains et qu'il serait heureux que nous nous revoyions. L'écriture était petite et fine, plus petite encore que la mienne, presque aussi minuscule que celle de Choderlos de Laclos telle que je l'avais découverte un jour sur un manuscrit exposé à la Bibliothèque nationale. Effet possible d'une certaine finesse d'esprit ou de la myopie, elle était très semblable à celle de Michel Fragonard, le premier jeune homme dont j'aie été longuement amoureux.

Était-ce cette similitude graphique (qui corroborait une certaine ressemblance physique : les cheveux blonds, les traits presque grecs, la blancheur de peau, peut-être un certain narcissisme et une sensualité marquée) ? J'entrai dans des comparaisons sans fin entre ces deux-ci puis tous les autres. Cherchant une indication dans les nombres et les dates, je crus repérer dans ma vie une progression géométrique qui écartait Cyril : les grandes passions de ma vie ayant commencé, calculais-je, en 1961, 1972, 1983, soit de onze ans en onze ans, la prochaine ne pourrait commencer qu'en 1994. Mais, vérifiant mieux la chronologie, je découvris qu'en réalité si j'étais tombé amoureux successivement de Jérôme et de Michel à l'automne 1961, j'étais redevenu passionnément amoureux de Jérôme en 1962 et 1963, que ce n'était pas en 1972 mais en 1973 que j'étais tombé amoureux de Kadour, etc. Si bien qu'une nouvelle « série » apparut – 1963, 1973, 1983… –, où 1993, et donc Cyril, hélas ou Dieu merci ! avait sa place. Piégé ! D'autant plus que, cette fois, grande nouveauté, ce n'était pas seulement, comme les deux premières, une passion où l'esprit jouait le plus grand rôle, mais une où, comme les suivantes, la chair pourrait jouer le sien. Pour la première fois, l'objet de mon amour n'était ni un pur esprit ni un corps seul, mais *une âme et un corps*, comme dit Rimbaud à la fin d'*Une saison en enfer*.

Extrait de la publication

Qu'allais-je faire ? Aurais-je l'audace de laisser clairement parler mon désir ? Et, si oui, l'aimé donnerait-il suite ou me repousserait-il ?

Avant que je puisse entrevoir la réponse, deux nouvelles soirées me donnèrent au moins l'occasion d'en savoir un peu plus sur lui, dans le sens, hélas ! de ce que j'avais pressenti d'emblée et que deux mots pourraient résumer : infidélité et dureté. Ou même un seul : « indifférence », qui peut désigner d'un coup les deux refus – de choisir et de s'apitoyer – qui fondaient manifestement sa papillonnante existence.

La première de ces rencontres eut comme prétexte encore *L'Institut Benjamenta* de Robert Walser, sous la forme, cette fois, d'une soirée spéciale au Centre culturel suisse, rue des Francs-Bourgeois. Devaient s'y succéder une projection, des lectures et un débat. J'étais, comme la première fois, arrivé le premier. Après avoir stagné dans le hall où je l'attendais, les spectateurs commençaient à emplir la salle : il n'était toujours pas là. J'étais dans tous mes états quand, enfin, il surgit, par la grande porte blanche, à peine ébouriffé. Il venait sans doute de traverser Paris au galop, retardé par un coup de téléphone importun ou la nécessité de se changer ou que sais-je encore ?

Je note ces détails insignifiants parce qu'ils prennent rétrospectivement du sens, maintenant qu'après l'avoir fréquenté de très près des années durant, j'ai pu éprouver la colère et les reproches incroyablement disproportionnés que lui inspire d'ordinaire le moindre retard quand c'est lui qui attend.

Enfin le film commença, « captation » de la mise en scène de Joël Jouanneau, suivi de lectures par les comé-

diens, notamment de passages du *Brigand*, qui venait de sortir en français dans la traduction de Michel Launay. Il me semble qu'à un moment, dans le noir, il avait penché sa tête vers moi. Puis, après un bref débat, la lumière se ralluma dans la salle et on annonça un pot au premier étage – quelques verres de fendant agrémentés de canapés au fromage. Je l'y entraînai. Tout en tentant de le distraire par ma conversation, j'essayais de me rapprocher de Joël Jouanneau, que je connaissais un peu, pour le lui présenter (avec l'arrière-pensée sans doute de me faire mousser à ses yeux). Il se passa alors cette chose incroyable, qui, en n'importe quelle autre occasion, m'aurait plongé dans une sombre tristesse et le silence : reconnaissant un des acteurs, dont il avait apprécié le jeu dans le film, Cyril s'était vivement avancé vers lui, comme quelques semaines auparavant il s'était avancé vers moi, et l'avait abordé bille en tête sans plus se soucier de moi. Il ne m'avait pas fallu trois secondes pour comprendre que ce trentenaire blondasse qui répondait à ses compliments les yeux dans les yeux était, comme on dit, *de la famille* et manifestement sous le charme. Je me souviens avec précision de la résolution volontariste qui s'était alors imposée en un éclair à mon esprit, quelque chose comme : « Cette fois-ci, ne renonce pas, bats-toi, tire profit de tes malheurs passés pour trouver la bonne tactique, fais comme si de rien n'était, montre un visage avenant, ainsi tu ne le perdras pas, il en vaut la peine. » Je m'étais donc approché à mon tour, juste assez pour que l'autre comprenne que Cyril et moi étions ensemble, souriant, prêt à avaler sans broncher toute une série de couleuvres. Je vis que c'était un hâbleur capable de tout, et la moutarde faillit me monter au nez quand, Cyril lui ayant déclaré, comme à moi l'autre fois, qu'il écrivait un roman (je n'avais décidément l'exclusivité d'aucune confidence !), ce prétentieux crétin osa le prier

de le lui faire lire : il le conseillerait et, connaissant l'ami de l'ami d'Untel qui travaillait dans l'édition, s'entremettrait le cas échéant pour la suite ! Cyril n'eut pas le réflexe de lui dire qu'il avait mieux : un écrivain directement et totalement à sa dévotion. Je me souviens aussi que l'autre lui avait demandé ce qu'il faisait professionnellement et que Cyril, dans un raccourci assez cocasse, avait répondu qu'il s'apprêtait à « travailler dans la banane ». L'autre avait dû le regarder d'un drôle d'air car aussitôt celui qui venait de prononcer ces mots s'était mis à rougir intensément. Jamais je n'avais vu quelqu'un rougir de cette façon, c'est-à-dire jusqu'au cou et le cou à ce point rouge. (Jamais non plus je n'avais vu un cou aussi beau.)

N'empêche, il m'avait fallu ce soir-là une sacrée patience car, comme j'aurais maintes fois par la suite l'occasion de le constater, lancé dans une conversation avec un tiers, Cyril oubliait volontiers la personne qui l'accompagnait et qui n'avait généralement plus qu'à jouer les potiches ou à disparaître. Quant à l'acteur blondasse (que dis-je, blondasse ? il était à moitié chauve), il n'avait pas été en reste de goujaterie : son visage rougeaud demeurant vissé sur celui de mon jeune ami, il m'ignorait ; à aucun moment il n'avait essayé de me faire entrer dans la conversation. Heureusement, l'interminable échange prit bientôt fin sur un différend, pour moi bien instructif. L'acteur en était venu à parler de sida et de l'association Aides, où il était à l'occasion bénévole, ce qui laissait peu de doute sur ses mœurs. Contre toute attente, Cyril parut là en terrain connu : il avait assisté l'un de ses amis qui était quelque chose dans l'association et celle-ci lui inspirait de fortes réserves. Je restai songeur : ce jeune homme dont les goûts m'étaient encore obscurs se révélait tout à coup très introduit dans l'*establishment* homosexuel.

Le moment me parut propice pour le détacher doucement de son interlocuteur et l'amener jusqu'à Joël Jouanneau. Je les présentai l'un à l'autre et tentai de lancer une grande et belle conversation sur Robert Walser. Celle-ci, à laquelle se joignit bientôt Michel Launay, non seulement traducteur mais grand spécialiste de l'écrivain, *prit* et m'accapara si bien que je ne m'aperçus qu'au bout d'un certain temps et confusément que Cyril, que je croyais en train d'écouter, s'était discrètement éclipsé. Je ne pouvais à présent plus quitter mes interlocuteurs et c'est impuissant et très contrarié qu'après l'avoir cherché du coin de l'œil dans toute la salle je l'aperçus enfin qui avait rejoint l'autre et repris avec lui sa conversation passionnée.

Je finis par venir le chercher pour lui proposer d'aller dîner ailleurs. Il ne se fit pas trop prier. L'acteur avait cependant eu le temps de lui refiler sa carte et même de l'inviter, m'apprit-il, à des dégustations de thé qu'il organisait régulièrement dans un club. Fidèle à ma résolution, j'avalai la couleuvre sans broncher. Ce fut, je crois, la première et la dernière fois : car Cyril s'étant vite révélé coutumier – que dis-je ? friand – de ce genre de trahison en direct (pour ne pas parler des autres), ce fut assez vite beaucoup trop pour ma pauvre patience : les fois suivantes je regimbai, lui faisant même promettre de ne pas donner suite (promesses sur lesquelles il s'asseyait ensuite royalement). Ainsi appris-je, quelques mois plus tard, qu'à la première occasion, tandis que j'étais au Japon loin de lui, il avait accepté les invitations tisanières du demi-chauve.

Nous dînâmes derrière le Centre Pompidou, au Hangar, un restaurant que m'avait fait connaître Marguerite Duras du temps que je la fréquentais car il était tenu par le fils de son ex-mari Robert Antelme. Je revois la table où l'on nous plaça, ce soir-là, dans le recoin près des cuisines, moi le dos au couloir où passaient les serveuses,

j'avais tenu à lui laisser la meilleure place. Je m'entends encore lui parler avec chaleur de Mandiargues et de l'autobiographie de Julien Green, qu'il ne connaissait pas et que je me promis de lui offrir. Et je l'entends, lui, m'exposer sa conception de la sexualité (une de ses conceptions, du moins, car je ne crois pas qu'à celle-ci, faite d'ascèse et d'exigence, il se soit beaucoup tenu). Il n'aimait pas le sexe, expliquait-il, ou plutôt le mettait si haut qu'il ne s'y résolvait que dans d'extrêmement rares occasions, exceptionnelles, sublimes. Peut-être même n'en parla-t-il qu'au futur, comme si pareille exception n'était encore jamais survenue. (Ce qui, soit dit par parenthèse, collait assez mal avec les révélations qu'il me distilla ensuite au fil des jours, quand nous nous connûmes plus intimement, tandis que nous longions telle façade ou évoquions telle ville de province, révélations du genre : « Tiens, c'est là qu'habitait Untel, qui a été mon amant ; je me souviens encore du code de sa porte d'entrée. » Ou bien : « Je prenais le train tous les mardis pour aller le voir ; il faisait extraordinairement bien les fellations. » Dès cette soirée au Hangar, le soupçon m'effleura qu'il ne mettait la barre si haut que pour me dissuader de sauter.)

Ensuite, tandis que nous faisions route vers les Halles, il me fit part d'une extraordinaire coïncidence, qui n'était pas loin de ressembler à un adoubement du destin. Il avait, cet après-midi même, parlé de moi au téléphone à l'un de ses amis les plus chers – le plus cher, même, m'assurait-il – qui était coopérant à Séoul, à l'ambassade de France, et cet ami lui avait dit qu'il savait fort bien qui j'étais. Mieux, il me tenait dans une certaine estime pour quelques paragraphes que j'avais écrits sur Guy Debord, qui était son dieu. En plus, cet ami et confident, Luc Lignières, m'avait rencontré quelques mois plus tôt. La scène me revint effectivement. C'était une rencontre matinale, organisée par

Martine Bauer pour susciter invitations et échanges entre écrivains disposés à voyager et responsables des services culturels français à l'étranger. Je participais à la table ronde, avec Michel Chaillou, Pierre Oster et Olivier Rolin. Il m'avait abordé près du buffet, au moment de la pause, à propos d'un de mes livres. Je ne me souvenais plus des traits de son visage, mais le revoyais fort bien me remettant une carte de visite en me disant que, si je le souhaitais, il se ferait un plaisir de m'inviter à Séoul, où il allait s'occuper du Bureau du livre français, pour une conférence (« inviter à Séoul », quel impressionnant pouvoir pour un jeune freluquet ! en tout cas il m'avait immédiatement été sympathique).

La soirée du Hangar s'était achevée dans un bar que Cyril connaissait rue Berger, tout près des jardins des Halles. À peine avions-nous commandé que je fus reconnu par un de mes anciens étudiants qui m'avait à la bonne, qui était en train de préparer un film et ne m'avait rien laissé ignorer de ses tribulations. Cela avait semblé impressionner Cyril, pas assez cependant pour qu'il acceptât de venir boire chez moi une dernière coupe de champagne (j'espérais vaguement quelque chose, j'en avais mis au frais). « Il devait rentrer chez lui. » Nous nous étions séparés sur les quais. Arrivé chez moi, je lui avais téléphoné pour, au moins, un dernier salut et mieux fixer notre prochain rendez-vous. Personne n'avait décroché. Il n'était pas rentré ou était ressorti.

La deuxième soirée déterminante eut lieu quatre jours plus tard, peu après son anniversaire, dont il avait dû m'indiquer incidemment la date au Hangar. Je lui avais envoyé pour l'occasion un petit texte de Gide dont j'avais

fait l'édition et la préface, *Conseils au jeune écrivain*, qui semblait fait pour lui et pour notre relation. Cette idée qu'il était un jeune écrivain, mon Radiguet, en quelque sorte, exerçait alors, exerça longtemps, je l'ai dit, une forte emprise sur moi. C'est elle, peut-être, qui me donna à son endroit une patience et une indulgence démesurées.

Toujours est-il que ce soir-là, à la Maison des écrivains, la séance dont il m'avait donné lui-même l'heure et le thème en disant qu'il y serait avait commencé sans qu'il soit là. Les propos échangés avaient dû me distraire un peu, mais j'étais resté sur le qui-vive, guettant un long moment chaque ouverture de la porte. En vain. Les applaudissements finaux avaient retenti, je m'apprêtais à vivre avec ces nouvelles données : son absence et aucune autre occasion prévue de le revoir, quand, m'approchant de la sortie, j'avais tressailli de joie : il était là, avec son ami Fabien Bourcier, au milieu des gens arrivés en retard.

Un cocktail suivait. Je l'avais présenté à tous mes amis présents, notamment à Tom Spencer, jeune Canadien de Toronto dont je vais reparler, avec qui il avait aussitôt fait le joli cœur en anglais. À part cela, il s'était montré attentionné, exquis comme le fils de diplomate qu'il était et même un peu plus : allant se resservir au bar, il avait pris de mes mains mon verre vide, l'avait rempli lui-même et me l'avait ramené, tel un page à son maître. Comme il n'en disait mot, j'avais fini par lui demander timidement s'il avait reçu mon envoi. « C'est le plus beau cadeau que j'aie reçu pour mon anniversaire », s'était-il empressé de répondre, avec cette exagération précieuse qui constitua toujours avec la muflerie froide l'alternative de ses réponses. J'avais protesté que ce n'était rien et, dans la foulée, avais fait mine de m'interroger à voix haute sur ce que je pourrais lui offrir de mieux la prochaine fois. Alors, devançant d'un quart de seconde la réponse qui m'était

Extrait de la publication

venue quasiment au moment même où je formulais la question, il avait dit : « Un texte spécialement écrit pour moi. » Nous ne pouvions savoir alors, ni lui ni moi, à quel point cela allait être le cas. Comme j'ai écrit pour lui ! Combien de textes de toute sorte et de tout calibre ne lui ai-je pas dédiés ! Sans parler du livre que voici, dont il est le héros et dont j'ai eu longtemps l'outrecuidance de penser qu'il allait être le plus important de ma vie.

Mais enfin, je raconte l'épisode pour une autre raison, plus simple et plus douloureuse. La fête allait prendre fin. Par petits groupes, les gens s'agglutinaient devant l'entrée, rue de Verneuil, dans l'indécision, pour certains, de ce qu'ils allaient faire, rentrer chez eux ou dîner à plusieurs. Pour provoquer le nécessaire écrémage qui permet de se retrouver ensuite au restaurant avec le petit nombre de gens qu'on souhaite absolument avoir avec soi ou du moins qu'on supporte, j'avais forcé un peu les choses en m'engageant résolument dans la rue de Verneuil. Las, la graphologue de l'autre fois était là et avait suivi, me demandant où j'allais, espérant sans doute que je lui proposerais de se joindre à nous. J'avais dit que je rentrais chez moi, tout droit, et avais forcé l'allure, entraînant avec moi Fabien Bourcier. Cyril, quant à lui, nous avait emboîté le pas, flanqué de la graphologue qui s'accrochait. Tout en devisant le plus sympathiquement du monde avec mon voisin, je songeais déjà au restaurant où nous pourrions nous rendre quand, soudain, au carrefour de la rue de Verneuil et de la rue du Bac, j'entendis derrière moi Cyril, qui venait de se débarrasser de l'intruse, lancer : « Pour ce que nous avons à faire, le mieux est de tourner ici. » Suggestion qui aurait pu nous concerner tous trois mais dont un impérieux « au revoir » à moi seul adressé et accompagné d'une main vigoureusement tendue m'exclut aussitôt sans autre forme de procès. Je répondis « au

revoir » d'une voix blanche, leur serrai la main et, tandis qu'ils tournaient rue du Bac, poursuivis mon chemin comme un automate. J'étais atterré, j'en avais presque les larmes aux yeux : loin d'être le meilleur ami (et plus encore) qu'inconsidérément je croyais déjà être pour lui, j'étais seulement, ni plus ni moins que la vieille graphologue, une vague connaissance et même un importun dont on se débarrasse. Un peu plus loin, quand je traversai la rue de Beaune, je crus les apercevoir sur ma droite, son ami et lui, passant le long de la rue de l'Université. Illusion, peut-être : j'évitai de regarder vraiment, par cette sorte d'acte magique qui nous fait, pour n'être pas vu, nous abstenir de voir. Car cette rebuffade m'avait rendu si honteux que je ne supportais plus l'idée qu'ils me voient. Je remâchai longuement l'événement et en tirai des conséquences aussi solennelles que présomptueuses : je me jurai de ne plus faire désormais le moindre geste vers lui. Je tenais enfin un remède à l'amour : la conscience de l'humiliation. (Ô naïveté !)

Trois mois plus tard, comme je lui en reparlais, il me soutint que c'était son ami, qui, ce soir-là, grinçant contre tout, ne voulait pas prolonger la soirée et l'avait obligé à rentrer, car il avait laissé chez lui des affaires qu'il devait reprendre. Sur le moment j'ai cru Cyril mais n'y crois plus aujourd'hui : le soir du carrefour Verneuil-Bac, les propos que j'échangeais avec Fabien Bourcier donnaient au contraire l'impression d'une sympathie partagée, qui aurait dû logiquement déboucher sur un dîner commun ; par ailleurs, j'ai vu, bien d'autres fois depuis, comment Cyril pouvait se défausser sur ses amis de ses propres sentiments ou gestes, surtout quand ils étaient négatifs.

Depuis ce jour-là, en tout cas, je ne franchis jamais ce coin de rue sans une pointe de souffrance. C'est l'inverse de la petite madeleine proustienne : un moment qui

revient, sous l'effet d'une sensation, non pas tiède et léger, vaporeux, auréolé de bonheur – au contraire insupportablement lourd, aigu, coupant. Bien des lieux, de même, à Paris ou à Rome principalement, sont pour moi à tout jamais douloureusement empreints de son image. Parfois elle revient doucement, comme un ancien parfum qui s'entête, parfois elle me saute au visage avec une violence d'ammoniac. Elle ne nimbe pas simplement des carrefours, des rues, des façades, des lieux vastes et publics, mais des objets, des actes minuscules : telle spatule de bois qu'il m'a offerte à Bangkok, le simple fait de laver de la salade dans mon évier, qui me ramène aux angoisses que j'avais quand il venait déjeuner chez moi et que je craignais de ne pas l'égoutter ou l'assaisonner comme il fallait (il avait sur ces choses des avis impérieux). Ces souvenirs flottants sont pareils aux esprits, aux *présences efficaces*, comme dit Bergson, qui peuplent le monde, le moindre buisson, la moindre fontaine, pour les animistes, ou pareils aux marques que se font mentalement les comédiens sur la scène, à chaque pas, à chaque geste, à chaque fin de vers, pour se rappeler ce qu'ils ont à dire et à faire encore. C'est une expérience que connaissent tous les amants. Mais, chez la plupart, cette image aimée disparaît, recouverte par d'autres ; chez moi elle est à vif, toujours à vif, elle ne passe pas.

Après cette soirée, qu'y eut-il ? Mais d'abord que s'était-il vraiment passé ? Je me le demande encore en écrivant ces lignes, six ans plus tard. Je crois y voir soudain plus clair. J'y repense comme on repense à son enfance en parlant à son psychanalyste. Le psychanalyste, ici, c'est moi, celui que j'ai été d'avance pour moi en notant ces choses.

Extrait de la publication

Or ce que je vois c'est que la froideur cruelle de Cyril ce soir-là, qui me fit tant souffrir et faillit me retenir définitivement de l'aimer, était la vérité de notre relation. Cyril me la faisait clairement entrevoir à l'avance et je ne dois m'en prendre qu'à moi de ne pas l'avoir compris. (Comme si, m'objecte l'expérience, c'était une question de compréhension ! Celui qui entre dans une passion sait très bien ce qui lui arrive. Simplement, il passe outre, comme lorsqu'on cède à un puissant désir ou comme César franchissant le Rubicon. Il pressent ce qui l'attend, mais, par une sorte d'aveuglement consenti, de volontarisme à l'envers, *il ne veut pas le savoir*.)

S'ouvre ici un tunnel de près d'un mois. J'étais trop vexé pour rien entreprendre et trop captif déjà pour rien oublier. Ce fut donc une de ces périodes de bras de fer qui sont le charme douloureux de l'amour. Autrement dit, je passais par des moments de dépit et des moments d'espoir, qui avaient chacun leur transcription littéraire propre : la résolution solennelle (et vaine) dans un cas, l'épigramme dans l'autre. Un jour, je déclarais péremptoirement à mon journal intime que j'avais un but, désormais, dans la vie : « faire regretter au dénommé Cyril Durieux de m'avoir délaissé et même fui le 19 novembre 1993 à 20 h 30 au coin de la rue de Verneuil et de la rue du Bac ». Une autre fois, cherchant le jour de sa fête dans le calendrier tout neuf que les pompiers de Paris venaient de me vendre, je découvrais qu'elle était située le surlendemain de la mienne, la Saint-Amour faisant entre nous tampon ! D'où poème :

Cyril, le calendrier est-il horoscope ?
Il ne sépare en août nos deux noms que d'un jour.
En plus, entre les deux, si je ne suis pas myope,
Il n'a inscrit qu'un mot, et le plus beau : Amour !

Amour… La mythologie et la peinture ont tout dit de cet enfant ailé : c'est un adorable faux cul. Il porte souvent un bandeau sur les yeux, mais c'est un bandeau transparent. Ainsi, moi, je me félicitais sur le devant de ma conscience d'être presque délivré, et je faisais tout en sous-main pour que mon bourreau ne perde pas ma trace. Ayant bientôt à faire une signature dans une librairie de la rue Rambuteau pour la sortie d'un livre de morale et de politique, j'avais pris bien soin de faire figurer son nom sur la liste des personnes à inviter. Le jour venu, je m'étais fébrilement préparé à le revoir. Je m'étais habillé pour lui, pour lui j'avais appris par cœur des vers d'Ovide et de Catulle et des phrases des *Faux-Monnayeurs* que je pourrais paraître lui mettre « de chic » en dédicace, quand il me tendrait son exemplaire. Or, si beaucoup de gens et d'amis passèrent, si Régis Debray même téléphona pour demander l'adresse du restaurant où nous irions ensuite, pas lui. Je me revois au fond des Cahiers de Colette qui étaient alors du côté pair de la rue, occupé tristement à sourire à des dizaines de gens que j'aimais bien mais moins quand même que le jeune fantôme qui m'accablait de son absence.

Heureusement il y avait un repêchage, le mardi suivant, à la Maison des écrivains. Car comment n'aurait-il pas noté, dans le programme (qu'il avait cette fois reçu, j'en étais convaincu), cette séance consacrée à des poètes de San Francisco et suivie d'un cocktail ? Son goût de la langue anglaise et aussi de la Côte ouest américaine (n'avait-il pas lui-même un physique de surfeur californien ?) le conduiraient immanquablement rue de Verneuil. Or, plutôt qu'un repêchage, cette soirée fut d'abord une noyade. Tout à l'attente de lui, je ne parvins pas à m'intéresser le moins du monde aux poèmes bilingues qui étaient lus. Je ne dois qu'aux souvenirs de mon amie Josiane Gonthier

de savoir que s'étaient exprimés ce soir-là un certain Benjamin Hollinger (ou Hollenger) et une certaine Laura Moriarty, immortelle auteure d'un poème sur le coït des baleines ! Je me revois à la fin du cocktail qui suivait, dans le hall d'entrée de l'Hôtel d'Avejan, confessé par Josiane et surtout par Martine Bauer qui voyaient bien toutes deux que j'étais morfondu et voulaient savoir pourquoi. Sur une planchette tout près de l'entrée se trouve dans ce hall un téléphone permettant de communiquer avec l'extérieur : peut-être avais-je tenté devant elles de l'appeler – en vain bien sûr ? En tout cas, très vite, j'avouai sans mal, et même avec un certain plaisir morose, que quelqu'un que j'attendais ardemment n'était pas venu. Plus inquisitrice que son amie ou plus fine mouche, Martine s'était alors interrogée à voix haute sur le sexe de ce « quelqu'un ». Je refusai de répondre. Tout cela dans le sourire et le malheur à la fois.

Quelques instants plus tard, au zinc du Café des lettres, je suis avec Josiane, très écouteuse, très réceptive dans ce genre de circonstances, et je continue avec elle le doux jeu des allusions : cette manière, encouragée par la plus grande connivence, de parler de l'amour jusque dans ses moindres nuances, de façon à la fois abstraite et brûlante, qui vous fait insensiblement lâcher, certes, de plus en plus d'indices, mais sans aller jusqu'à l'imprudence ultime de nommer *l'objet*. Et j'en suis à lui exposer que pour moi l'amour-propre est le plus sûr remède à l'amour, quand, soudain, avec un délicieux sourire, elle me répond cette phrase désarmante et explosive – et si drôle, si tristement drôle – qui justifie tout, qui relance tout, dont je me souviendrai tout au long de cette histoire et sans doute jusqu'à ma dernière heure : « Un moment de honte est vite passé ! »

La honte, douceâtre liqueur vite bue pour mieux succomber à l'alcool autrement grisant de l'amour, la honte

emportée par le têtu désir d'être heureux, y compris sexuellement : je riais en moi-même, je jubilais, c'était – ce serait – décidément le programme ! Et, par hasard, ce le fut, le soir même, malgré et contre Cyril.

Tom Spencer vint nous rejoindre. Depuis mai 1993, j'avais été plongé dans la lecture des carnets intimes de Teo Hernandez, grand cinéaste expérimental que j'aimais beaucoup et qui venait de mourir du sida, et j'avais constaté quel rôle Tom avait joué dans sa vie. Teo était un jour devenu amoureux fou de Tom, Tom n'avait pas répondu à cet amour. Il était beau, jeune, séduisant. Il venait, je l'ai dit, du Canada anglais. À peine avait-il paru à Paris qu'il avait été remarqué par les amateurs de beauté masculine. C'est mon ami Norihito Kotani, alors nettement porté sur les garçons, qui l'avait découvert à la Cité universitaire et s'en était fait un ami – en tout bien tout honneur ou presque. Il l'avait emmené un jour avec lui au ciné-club que j'avais créé dans mon université. Aussitôt tout ce que ce ciné-club comptait d'homosexuels – il en comptait bien plus qu'il n'y paraissait – avait commencé à lui tourner autour. Un soir, après une séance et après le dîner qui avait suivi dans le quartier, j'avais invité tout le monde, comme je faisais souvent alors, à prendre un dernier verre chez moi. Étaient venus, sauf erreur, à la fois Nori, Teo et Tom, plus quelques amis fidèles, Françoise Saddy, Agnès et Bernard Roué sans doute. Je ne voyais pas sans plaisir à portée de main, au moins à portée de conversation, ce jeune homme timide qui avait encore du mal à parler français. La conversation avait commencé, chacun s'était installé, sur un siège ou sur le canapé, j'avais ouvert une ou deux bouteilles de champagne que je m'occupais de servir et voilà que, tout d'un coup, pour ne pas rater le dernier métro, le jeune homme avait pris congé. À peine l'avais-je raccompagné à la porte de

l'appartement que je vois mon Teo se lever, l'air fermé et volontaire, me baragouiner une excuse et sortir à son tour. Il était clair qu'il avait des vues sur le jeune Canadien. Peut-être même, l'ayant rattrapé dans l'escalier ou la rue, tenterait-il immédiatement quelque chose. Il m'en était resté un agacement, plus tard atténué par les confidences de Nori qui m'assurait que le jeune homme était insensible au charme masculin et que Teo avait dû tomber sur un os.

Je n'y pensai plus. Quand je revoyais Tom, par hasard, notamment à la bibliothèque du Centre Pompidou, je constatais simplement qu'il était de moins en moins farouche et parlait de mieux en mieux français. Puis m'était parvenue la nouvelle de son mariage plus ou moins orageux avec une Anglaise qui lui avait donné un fils. Quelques mois avant de rencontrer Cyril, je l'avais revu assez longuement un soir. Nous avions bu un armagnac boulevard Saint-Germain, à côté de La Rhumerie. Au milieu de divers compliments qu'il m'avait adressés, il avait glissé une allusion à l'amour de Teo et à sa propre volonté d'aller au bout d'un certain nombre d'expériences. Il avait été rapidement plus explicite, me révélant au détour d'une phrase apparemment anodine qu'il était autant attiré par les hommes que par les femmes. Bref, il avait eu cette incroyable façon de faire *en douce* une révélation stupéfiante, qui change radicalement l'image qu'un être donne de lui et, du même coup, les espérances qu'autrui est en droit de caresser à son égard, dont j'ai eu le bonheur – bonheur incertain, mais bonheur – d'être témoin une ou deux autres fois dans ma vie. Cela se passe presque toujours à la fin d'une soirée arrosée, au cours d'un dernier verre imprévu : par exemple avec ce jeune et beau garçon suisse, dont Teo et moi nous étions entichés sans illusion et qui, il n'y a pas six mois, m'a annoncé

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01ELJN000557.N001
Dépôt légal : septembre 2013

Extrait de la publication